

DEUX RONDS

LE PERE PEINARD

Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

A QUI LA RUE?... AU POPULO!

ÇA CHAUFFE!

GRÈVE GÉNÉRALE DU BATIMENT



Dans la Rue!

On se croirait revenu — ou presque — aux derniers jours du règne de Badingue, A l'époque trouble où les trous du cul, dévalant sur les boulevards, beuglaient : « A Berlin ! » et assommaient les bons bougres assez criminels pour préférer la paix.

Aujourd'hui, pareilles truffes roulent sur les trottoirs. S'il n'y avait trente ans d'écoulés on croirait que c'est les mêmes fioles — à part la gueulerie qu'ils lampionnent, un brin modifiée — c'est kif-kif bourriquot! Sous Badingue, Déroulède n'était encore que simple bibi dans l'armée des Pantouffes.

Depuis, dans le sang des Communards, il a ramassé ses galons. Aussi, maintenant, le voici généralissime : c'est lui le chef de bande! Et, nom de dieu, de cœur, de fiel, il est toujours Versaillais! Sous Badingue, la police encadrait les bouffe-prussiens, Sous Brisson, elle marche de compagnie avec les bouffe-youpins. Qu'y a-t-il de changé? Peu! La bêtise des Pantouffes est toujours aussi crasseuse, la couche toujours aussi épaisse. Idem, leur férocité! Dans leurs tripes, ce n'est pas un cochon qui roupille — c'est un inquisiteur. Et ce tortionnaire a le réveil bougrement teigneux et sanguinaire. On l'a vu, dimanche, à l'Arc-de-Triomphe. La férocité et l'andouillerie des Pantouffards s'en est donnée à cœur joie. Sans grande peine, d'ailleurs : Outre que sergots faisaient cause commune avec cette racaille, le triomphe leur a été d'autant plus facile que le populo ne s'était pas dérangé... ou peu! Les Pantouffards ont donc eu le champ libre. Et ils en ont profité, nom de dieu!

A vingt contre un, ces chacals tapaient, assommaient; quelquefois, les victimes n'avaient qu'esquissé un geste de dégoût... quelquefois même, n'avaient-elles ni pipe mot, ni bronché.

Qu'importait! Les Pantouffards cognaient à l'aveuglette. Ils n'avaient soin que d'une chose : être au moins vingt contre un!

Ceux-là étaient les courageux, parmi les Pantouffards. Les tafeurs de la clique opéraient autrement — se limitaient à la mouchardise : ils indiquaient à la ficaille alliée, les bons bougres à sucrer et à passer à tabac.

L'apothéose de la bacchanale Pantouffarde s'est dévidée aux Champs-Élysées.

Comme coin admirablement approprié, — sous les maçonnières légendaires, — on ne pouvait mieux souhaiter :

Un raticchon faisait son persil au bras d'un troubade.

Venaient-ils de goupillonner ? Je l'ignore !

Tout ce que je sais, c'est que les bandes de Pantouffards ont déliré à la vue du couple.

Et les gueuleries ont fusé de plus belle : « Vive l'armée ! Vive la Pantouffe ! Vivent les raticchons !... »

Puis, sous l'œil paterno des sergots la gueulerie caractéristique : « Vive le Roi ! »

Voilà où nous en sommes, nom de dieu ! Les républicains paieront-ils la casse? Le populo les rendra-t-il responsables de la reculade formidable où ils nous ont entraîné ?

L'avenir nous le dira !

Pour l'instant, un mot aux Pantoufards : Qu'ils aient la victoire moins expansive et moins boucanière. Leur triomphe a été tout plein commode.

Le populo n'était pas là !

Mais, cré pétard, qu'ils ne dressent pas la crête, ne fassent pas les farauds, ne se poussent pas du col.

Pour les faire déchanter il suffirait que le populo mette son grain de sel dans la discussion.

Du coup, les empapautés des jésuitières, les larbins de la réaction, les lèche-croupions et autres Pantoufards enragés serrenaient les fesses.

Ah, nom d'un pet, ça changerait d'antienne !

Or, cette intervention du populo est dans les choses d'autant plus facilement possibles que les Pantoufards auraient tort d'oublier ceci :

Dans la rue....

Le populo est chez lui !

GRÈVE PARTOUT !

Les patrons terrassiers sont en train de se mordre les pouces.

Ces grosses crapules d'entrepreneurs commencent à reconnaître qu'ils ont eu tort de lanterner les prolos qui leur demandaient — tout bêtement — le respect des tarifs consentis.

Si c'était à refaire, les charognards caneraient !

Oh, ne nous y trompons pas : ce n'est pas leur bonté d'âme qui amadou ces jean-foutre ;

Ce n'est pas qu'ils aient soupesé les mi-sères que leur vacherie engendre ;

Ce n'est pas qu'ils aient supputé combien, par leur entêtement, il y a de gosses qui n'ont pas bouffé à leur faim.

Ils se moquent de ça !

Il peut en claquer des prolos, des femmes de prolos, des fils de prolos,

Il peut en clampser des cent et des mille,

Ça ne leur foutra pas la larme à l'œil !

S'ils deviennent coulants et aimables, ce n'est pas que la pitié les ait tourneboulés, — c'est qu'ils ont le trac !

Les chameaux avaient espéré, en peu de jours, réduire leurs prolos par la famine :

Ils étaient d'autant mieux disposés à escompter ce cochon d'espoir que les terrassiers, manquant de pognon, manquant de crédo, manquant de tout..., et n'ayant pas l'audace de vivre à la bonne franquette, sans s'occuper du « qu'en dira-t-on »... les capitalos pouvaient les supposer vaincus d'avance.

Je t'en fous !

Primo, il est venu du pognon aux grévistes — il leur en est même tombé bougrement !

Deuxièmo, voici qui beurre leurs épinnards — et qui vaut rudement mieux que des gros sous : leur initiative ne reste pas isolée — les autres corporations du bâtiment entrent en branle et vont emboîter le pas à la grève... si ce n'est déjà fait quand les bons bougres s'appuieront mes ruminades.

Aujourd'hui, les grèves ont tendance à perdre le caractère de chichis particularistes, survenus entre une nichée de patrons et une tapée de prolos, pour se généraliser et acquérir une allure galbeuse d'escarmouche de guerre sociale.

C'est ce qui arrive pour la grève des terrassiers.

Au premier jour, les camaros des autres métiers du bâtiment ont assisté à la grève, pensant que — devant les réclamations aussi mesquines que légitimes des terrassiers, — les patrons céderaient illico.

Quand les gas ont vu l'entêtement crapuleux des exploités, la moutarde leur a monté au nez :

« Rira bien qui rira le dernier ! Nous ne « sommes pas logés à meilleure enseigne « que les terrassiers... donc donnons leur « la main ! »

Et c'est chose faite....

Ou presque, nom de dieu !

Déjà les serruriers du bâtiment sont en grève, — emboîtant le pas aux terrassiers, aux charretiers, aux démolisseurs ; et ce n'est pas tout : les maçons ont déjà plaqué en partie ; idem, les peintres.

Puis, voici que les menuisiers, les charpentiers et tous les métiers similaires s'agitent.

Au point qu'avant la fin de la semaine il se peut qu'il y ait à Paris quelque chose comme cent mille grévistes.

Cent mille !... C'est presque une armée, ça !

Le m t d'ordre est : « Grève Générale ! »

Chouette, nom de dieu !

Voilà qui promet....

A condition que les rouspéteurs aient le nez creux, soient farcis d'initiative et aient la notion exacte de ce qu'on entend par Grève Générale.

La saison est passée de se rouler les pouces et de se chatouiller le nombril.

La Grève Générale, c'est la porte ouverte à la Révolution,

Il ne s'agit que de marcher !

LE CONGRÈS DE RENNES

J'ai arrêté mon compte-rendu aux hors d'œuvres du Congrès, aux préliminaires discussions sur le mode de vote et indiqué la décision prise: mettre à l'étude le système qui consiste à ne plus voter sur les questions de principes, mais à simplement enregistrer les opinions pour ou contre — de façon que la majorité n'étouffe pas la minorité, ni lui impose sa manière de voir.

Le mardi, dès le matin, commença la discussion de l'ordre du jour.

Il n'est pas terrible cet ordre du jour !

Ceci demande explications :

L'ordre du jour des congrès corporatifs n'est pas arbitrairement fixé par une coterie plus ou moins dirigeante; tous les syndicats ont voix au chapitre et peuvent indiquer telle question. Il suffit donc de quelques syndicats à tendances réformatrices pour farcir l'ordre du jour de questions à leur image.

C'est ce qui a eu lieu.

Autre chose, les syndicats sont en pleine mue: ils perdent leur vieux plumage autoritaire et, à fleur de peau, percent les nouvelles plumes qui seront rutilantes de libertarisme. Mais, tout cela est encore peu défini — de là, des illogismes et des hésitations comme il s'en est manifesté; surtout ces jours-ci.

Il y a quelques années, les syndicats avaient pleine confiance en les politiciens; les lapins posés en on fait rabattre. Malgré cela il survit quelques vieux rogatons de la croyance en l'efficacité gouvernementale.

Ou mieux, les syndicats cherchent à s'illusionner encore et à se monter le coup à eux-mêmes: ils voudraient bien ne pas abandonner les vieilles balançoires sur l'Etat protecteur des prolos et fabricant de bonnes lois.

Ils comprennent que croire à cela c'est être

dupes — mais ils hésitent à sauter le pas... l'au-delà les effarouche un tantinet.

Il est bon de dire que toutes les syndicales n'en sont pas là: il y en a qui l'ont sauté ce pas... et elles s'en trouvent bougrement bien !

Les délégués les plus endiablés d'intervention gouvernementale s'excusaient, affirmant n'avoir d'autre dada que de bien convaincre leurs camarades de l'impuissance et de la mauvaise volonté des dirigeants.

A ce piètre argument, la réponse est facile: il y a belle lurette qu'on s'amuse à prouver cette impuissance et cette mauvaise volonté — il se-rail temps de passer à un autre genre d'exercices.

Si on ne jugeait le congrès de Rennes que sur son ordre du jour, et même sur les discussions, l'impression pourrait n'être pas fameuse. Mais, si on cherche à pénétrer « l'état d'âme » des bons fieux présents on s'aperçoit qu'il est rudement complexe et que la mièvrerie de l'ordre du jour recouvre des questions fort graves.

C'est l'avenir du mouvement corporatif qui se décide: les syndicats vont-ils retomber dans les traquenards autoritaires et politicards ou voguer carrément vers la liberté ?

Voilà la discussion!

Et je puis dire de suite que la marche en avant s'est accentuée.

Dès mardi, on est dans le vif de cette discussion: aux précédents Congrès on avait essayé d'accoucher d'une Confédération qui aurait englobé tous les groupes corporatifs et dont le comité eût été une espèce de Parlement du Travail.

Si les groupes corporatifs eussent été disposés à se laisser gouverner la Confédération aurait pu vivoter.

Mais, nul n'en pinçait! On ne venait pas de fiche en l'air les politiciens guesdistes, (au congrès de Nantes, en 1894) avec leur sacrée Fédération, à l'autoritarisme canulant, pour se laisser échauder à nouveau.

Aussi, la Confédération est restée un fœtus.

Ses partisans ont mis leurs déceptions sur le compte de la Fédération des Bourses du Travail.

Et voilà la lutte ouverte! La sempiternelle lutte entre les centralistes et les fédéralistes — entre l'autorité et la liberté.

Pelloutier passe au rétamage. A en croire le comité national, c'est lui qui a fourré plusieurs wagonnées de traverses, de rails et de poutres dans les roues de la Confédération.

La discussion est interminable et elle s'envenime quand Riom vient remettre les choses au point: il explique qu'il ne faut pas retomber dans les errements du passé et accoucher d'un Parlement du Travail. Ce serait la centralisation à outrance et la disparition de l'activité et de la vie dans les groupements corporatifs. Avant le congrès de Nantes on subissait l'influence guesdiste; on a brisé la Fédération. Va-t-on la reconstituer aujourd'hui? Ce serait absurde. La Confédération ainsi comprise deviendrait le point de mire de toutes les coteries politiques qui s'en disputeraient la prédominance: blanquistes, broussistes et allemandistes tenteraient de prendre la succession des guesdistes. On n'aurait gagné que de changer d'école et de recommencer tout le passé.

Et ce que dit Riom a l'approbation du Congrès: il est décidé que la Fédération des Bourses, dont les tendances autonomistes effarouchent les partisans de la centralisation, restera autonome et que le comité de la Confédération se bornera à mettre en relations entre elles les Fédérations adhérentes.

Pour ma part, je ne conçois le comité confédéral que comme suppléant un réseau téléphonique: si tous les syndicats et fédérations de métiers étaient réunis par téléphone, le bureau central d'où la téléphoniste mettrait les divers groupements en communication remplacerait avec avantage l'actuel comité.

C'est un peu cet esprit qui a prévalu: l'unité, la centralisation, l'autoritarisme a été fichu au rancard et on a compris que, plus il y a diversité dans les groupements, plus grande est l'autonomie, plus il y a de vie et de vraie liberté.

Le délégué des typos, Maynier, a proposé une binaire américaine; la Fédération du Livre est bougrement réactionnaire, elle n'a qu'une qualité: c'est d'avoir horreur de l'intervention de l'Etat.

Ceci dit le pourquoi de la proposition de Maynier: il demande la généralisation de ce qui se pratique dans la typographie où, au bas des imprimés faits au tarif on colle la mention: « fait par des syndiqués ».

A plusieurs reprises j'ai déjà eu l'occasion d'indiquer que, plus on va, plus les grèves ont tendance à faire tâche d'huile, à se généraliser — au lieu de rester, comme il y a encore une dizaine d'années, circonscrites en une lutte partielle.

Conseils aux mouchards

Tous les marloupiers qui, pour quelques pièces de cent sous, remuent la casserole et dégringolent dans la mouchardise devraient bien ruminier l'histoire suivante :

Il y a quelques semaines, à Barcelone, une tentative d'évasion, manigancée pour tirer de la prison Ramon Sempau, le riche fieu qui essaya de revolveriser l'inquisiteur Portas, et un autre copain, fut à deux doigts de la réussite.

Trois copains s'étaient attelés à la besogne et, entrés en communication avec les deux détenus, leur avaient fait parvenir deux revolvers, des cartouches, des cordes à crochet, des fausses-clés et un flacon d'opium pour endormir, sans bobo grave, les gèneurs. En outre, tout un étage d'une maison voisine de la prison avait été loué... L'évasion était sur le velours, — quasiment réussie !

Mais, va te faire foutre ! Dans la prison était détenu, pour contrebande, un ami d'enfance d'un des deux prisonniers qui crut pouvoir se fier à lui ; le salopaud, nommé Pelat, alla casser le morceau aux gardiens.

Illico, Sempau et son camarade furent collés au secret, bouclés dans des cellules sans air, sans lumière, sans couchette, — un des tombeaux comme il y en a des tas dans les prisons d'Espagne.

Par une chance épatante, les amis qui, du dehors, avaient préparé l'évasion purent s'éclipser sans encombre.

Turellement, le mouchard fut récompensé : on le libéra en lui graissant la patte. Peu après, il eut une sale affaire et fut refourré au bloc, — malgré le service rendu.

Il en est toujours ainsi : la police n'a aucune reconnaissance pour les vermines qui lui rendent des services.

En prison, les gardiens étaient obligés de surveiller nuit et jour le mouchard Pelat, crainte que les autres prisonniers ne l'estourbissent, — tellement il était exécré.

Sur ces entrefaites, un jeune gas de vingt ans, José Perez Exposito, fut arrêté... Tout laisse à croire qu'il se fit boucler volontairement pour atteindre Pelat.

Et il a réussi, nom de dieu ! Ces jours derniers, Exposito rencontra le mouchard dans la prison et, profitant de l'inattention des gardes-chiourmes, il lui colla un poignard dans le ventre. Emporté mourant à l'infirmerie, l'infect salaud n'a pas tardé à dévisser son billard.

Puisse la lugubre crevaisson du mouchard Pelat donner à réfléchir aux tristes imbéciles qui se laissent enrôler dans la police.

BAVE DE REPTILES

Les mensonges ne coûtent guère aux journaux bourgeois. Ils savent pratiquer le fourbi jésuitard : « Calomniez ! Calomniez ! Il en restera toujours quelque chose ! »

Ces jours derniers, quelques-uns de ces torchons — qui s'alimentent de copie à la préfecture de police — ont bavé que Voillard a été rédacteur au PÈRE PEINARD.

C'est faux ! Et si évidemment faux que, seuls quelques journaux — plus malpropres que leurs congénères — ont clabaudé cette menterie.

E. P.

EN BANLIEUE

Saint-Denis. — Samedi dernier, il y avait une conférence, salle Badard. Le populo s'amenait à queue leu-leu et, à la porte, un camaro distribuait des canards.

A deux jeunes gas qui hésitaient à entrer, le copain fit l'invite : « Entrez donc vous instruire ; ici on pense et en face on est des brutes... »

La salle de réunion perche juste en face d'une caserne.

— De quoi ? Hein, vous dites que je suis une brute !...

C'était un capiston du 120^e qui prenait pour lui

la réflexion du copain — quand on est morveux on se mouche !

Le copain envoya patte le galonnard qui, se bombardant sergot, ne parlait rien moins que de l'amener au poste. Des bons bougres intervinrent et firent taire le porte-rapide qui fila sans plus faire le faraud.

Voyez-vous, les gas, si la gradaille était ainsi remise à sa place — plus souvent qu'à son tour — la fameuse prédominance du militaire serait vite dans les choux !

Puteaux. — Le baigneur de Dion et Bouton va devenir tout à fait célèbre : voici qu'on le transforme en champ clos et qu'on s'y bat en duel... mais, ça, c'est pas mes oignons ; je ne m'occupe que de l'exploitation qui s'y pratique.

Il n'y a pas que le Père Peinard qui a protesté contre l'affiche revêtue de la signature de 320 prolos et dont j'ai jaspiné l'autre semaine.

Des bons bougres se sont fendus d'une affiche qu'ils ont placardée dans le patelin et où, après avoir à nouveau affirmé la crapulerie du sac-à-mistoufles Gasselot qui a collé son revolver sous le nez d'un prolo, ils ajoutent :

Que les 320 turbineurs qui ont signé n'avaient qu'à choisir entre signer et la porte — c'est-à-dire la misère au logis !

Ils ajoutent que la protestation est sortie des bureaux et non des cerveaux ouvriers ;

Et ils concluent en disant que le baigneur de Dion n'est pas le paradis des prolos comme on voudrait le faire croire.



En lisant dans le PÈRE PEINARD les chouettes résolutions du Congrès de la Fédération des Bourses du Travail qui vient de se tenir à Rennes, rapport à la création de plus en plus nécessaire de vrais Syndicats paysans et à la propagande agraire, l'idée m'est venue de faire connaître aux camarades les décisions d'un autre Congrès, — un Congrès paysan, — qui se tint à Cordoue, en Espagne, fin novembre 1891.

C'est pas neuf, foutre ! Et depuis, il est passé de l'eau sous les ponts... et il a coulé du sang sur les échafauds, — tant de l'autre couchta des Pyrénées que par ici. Là bas, le sang des gas de Xérès, de l'héroïque Pallas, de Salvador, des fusillés de Montjuich et de Michel Angiolilo a coulé pour la rédemption du prolétariat et de l'humanité.

C'est qu'il y a de riches éléments révolutionnaires dans cette Espagne dont les ratichons sont si féroces et la gradaille de même valeur que la nôtre. Il n'y a pas que les *autodafé* et les *corridos de muerte* à reluquer *tras los montes*, il y a aussi des prolos marchant droit à l'émancipation, droit à l'anarchie, sans se laisser détourner par les « psst » des racoleurs républicains ou sociaux à la manque.

Dès 1870, les travailleurs espagnols, affiliés à « l'Internationale », se déclarèrent anarchistes. Barcelone, Valence, Alcoy, tous les patelins de l'industrielle Catalogne devinrent des centres révolutionnaires, tous les groupes ouvriers vinrent à l'anarchie, tandis que, dans l'Andalousie, la propagande entamait les masses campluchardes.

Pareille semence n'est pas perdue et les jean-foutre calotins et soudards, de même que leurs acolytes, les capitalos, n'ont pas à trop se réjouir de l'acalmie actuelle : ils récolteront des justes représailles.

Ceci dit, je m'attèle à la traduction du document en question que j'extraits du Productor, un canard anarcho qui, dans le temps, paraissait à Barcelone.

C'est bien assez cotonneux pour bibi, une pareille besogne ; mais, après tout, l'Espagnol ressemble à nos patois du Midi et, à défaut de traducteur plus instructionné, le père Barbassou va en faire un.

Fin, les préambules et je commence :

Les délégués se réunirent le 30 novembre 1891 à trois heures du soir, ils étaient une tapée venus d'Arcos, de la Frontera, Cordoue, Osuna, Bornas, Benasquez, Paradas, Marchena, Lantejuela, Lora del Rio, Sarragosse, Lebrija, La Campana, Laja, Campillo, Antequera, Ubrique, Adra Fuentes d'Andalousie, El Rubio et Carmona.

Les mandats reconnus et vérifiés, le bureau est ainsi constitué : président, le délégué de Cordoue et secrétaires, ceux de Arcos, de la Frontera et Sarragosse.

Parmi les lettres et télégrammes d'adhésion et de félicitations au Congrès dont il est donné lecture, signalons celles du Productor de Barcelone, du Pacte d'Union et Solidarité, du groupe Ling de la même ville, du groupe des femmes anarchistes de Paradas, de la Fédération de Séville, des détenus à la maison pénale de Carthagène, etc., etc.

La première question mise sur le tapis est la suivante :

« Quelle ligne de conduite devons-nous suivre ? »

Le délégué de Lebrija se déclare partisan de groupes largement ouverts, il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau et rester à papoter dans les groupes ; nous devons nous mêler à la masse et ne négliger aucune occasion de la vie publique pour orienter vers l'anarchie les aspirations du peuple.

Le délégué de Marchena parle en faveur des groupements libres et de l'autonomie des membres du groupe.

Celui de Bornas se trouve d'accord avec les deux camarades précédents ; il ajoute que les travailleurs doivent employer tous les moyens à leur portée pour faire la Révolution Sociale, unique moyen de conquérir notre émancipation.

Le copain qui représente Paradas parle à son tour, il opine pour l'accord général de toutes les organisations en vue de l'œuvre commune ; celui de Arcas préconise la propagande au grand jour, les groupements ouverts à tous les prolos de la terre.

Enfin celui de la Campana se fend d'une chouette jaspnade : « Les ouvriers de la terre, dit-il en substance, auront dans la solution de la question sociale un rôle décisif ; jusqu'ici tous les mouvements révolutionnaires tentés par les ouvriers des villes n'ont échoué que faute de l'appui des paysans qui sont restés inertes par ignorance. Que chacun de nous propage sans décevoir et de cette agitation sortira le réveil de la classe paysanne, appelée par son concours à établir la nouvelle ère de vérité et de justice et à resserrer les liens d'union et de solidarité entre tous ceux qui endurent l'esclavage capitaliste et gouvernemental.

Ce point de l'ordre du jour suffisamment discuté il est pris la décision suivante : Les groupes doivent être libres, ouverts à tous et nous devons par tous les moyens faire arriver la propagande anarchiste à tous les confins du monde.

La deuxième question à l'ordre du jour — le marchandage ou travail aux pièces — est, après une discussion très approfondie entre divers délégués réglée dans le sens de l'abolition du marchandage, système de travail tout à l'avantage de l'employeur mais abrutissant et dégradant pour le travailleur.

Ces deux questions vidées la séance est levée et la partie remise au lendemain.

—o—

Le lendemain le grand point débattu est celui-ci :

Est-il nécessaire de former un pacte libre pour l'union de tous les travailleurs des champs.

Le délégué de Saragosse se déclare partisan du pacte d'union et de solidarité entre les groupes paysans, voulant en dernier lieu présenter une proposition qui serait impraticable sans le dit pacte.

Celui de la Campana parle dans le même sens, il se déclare partisan d'un centre de correspondances qui serait l'intermédiaire entre tous les groupes ; il se défend d'être autoritaire en proposant la constitution d'un tel centre, les principes qui animent les travailleurs des champs ne permettront d'autre méthode que la méthode anarchiste.

Les délégués de Marchena, de Lebrija d'Osuna, repoussent tout règlement ou statut, ils repoussent également la cotisation fixe pour les frais occasionnés par le centre des correspondances et de statistique voulant que chaque membre soit laissé libre de contribuer selon sa volonté.

Le copain de la Campana parle encore, disant qu'il faut tenir compte des circonstances ac-

Si nous ne voulons plus supporter la concurrence de la faim, la baisse des salaires, le travail fait à vil prix par des camarades d'autres contrées, groupons-nous !
Si nous voulons améliorer au jour le jour notre triste condition de salariés, si nous voulons être respectés, traités plus dignement, groupons-nous !
Si au despotisme économique et au despotisme politique nous voulons mettre le holà, agissons par l'entente de toutes nos corporations respectives !
Si nous voulons être libres une fois pour toutes; si nous voulons la disparition de toute vexation et de toute tyrannie; si nous voulons que l'anarchie, la plus belle et la plus juste conception humaine, puisse s'implanter dans la société, — pour tout ceci il faut l'association, le groupement, l'entente des opprimés.

Les Délégués du Congrès des Travailleurs des champs de la région espagnole à tous leurs camarades :

Compagnons d'infortune, salut.
Après la clôture de l'importante réunion tenue à Cordoue, par les travailleurs des champs, nous croyons nécessaire de vous adresser quelques paroles pour vous demander votre appui à l'œuvre d'émancipation commune entreprise avec ardeur et énergie.
Nous ne nous étendrons guère, d'abord parce qu'écrire n'est pas notre métier et ensuite parce que nous voulons vous parler avec précision et clarté.

Compagnons, vous n'êtes pas sans savoir que les agriculteurs, nous tous qui gagnons un morceau de pain noir à la sueur de notre front dans les terres des privilégiés — terres qui devraient appartenir à l'humanité toute entière — nous vivons de privations et nous subissons une servitude si pénible qu'il nous est impossible de l'endurer davantage. Nous sommes des hommes égaux aux autres hommes. Nous pourvoyons la société des premiers éléments de vie et sommes hautement utiles à tout le corps social. Il est donc indigne et infâme qu'on nous considère comme la dernière classe de la société, qu'on nous traite comme des bêtes de somme, et, plus indigne et infâme encore que nous supportions cette tyrannie, ce mépris et cet outrage à notre dignité.

D'autre part, les autres classes ouvrières — les travailleurs de l'industrie et les mineurs — s'efforcent de briser le joug; ils ont besoin de notre concours pour un mouvement irrésistible qui en finisse avec la tyrannie et réalise la liberté, l'égalité et la fraternité pour tous les êtres de la race humaine.
Un double devoir nous oblige donc à nous enrôler par tous les moyens possibles dans les forces revendicatrices et révolutionnaires : nos propres besoins et notre dignité d'hommes tant au point de vue corporatif qu'au point de vue individuel.

Le devoir nous impose de secouer le fatras d'ignominies qui pèse sur nos épaules; sans défaillances nous saurons choisir les meilleurs moyens propres à cette besogne.
Nous avons fait ce que nous avons pu pour développer notre commune intelligence. Aidez-nous, vous qui n'êtes pas encore dans nos rangs et nous ratifierons ou rectifierons l'œuvre entreprise.

Notre aspiration est d'être libres et librement nous agissons quand les circonstances le commanderont.
Le plus important est de s'associer, de se grouper, peu importe la forme. Que chaque individu, que chaque groupe s'organise à sa convenance selon les conditions qui lui sont faites. L'essentiel est de se mettre en mesure de pouvoir nous entendre. Abandonnons comme fratricide l'incompréhensible isolement, l'égoïsme mal entendu. Groupons-nous; formons nos petites ou grandes collectivités, premier moyen de pratiquer la solidarité, de nous fortifier pour la lutte contre le Capital et la défense de nos intérêts constamment foulés aux pieds.

Ceci fait, le reste est facile : les relations d'un groupe avec un autre groupe, d'une région avec une autre région, s'effectuent par le simple fait que vous êtes groupés.
Une organisation aussi simple que celle du « Pacte d'union et de solidarité », où l'individu et le groupe restent absolument autonomes suffit pour réaliser l'accord et l'union de tous.
Nous tenant constamment en relations, nous nous trouverons en parfaites conditions pour marcher à l'unisson avec les exploités de toutes les corporations, avec les travailleurs de notre région et du monde entier pour exiger un peu plus que de minces améliorations de détail : l'intégrale émancipation sociale.
Si nous voulons en finir avec le marchandage, ce mode de travail tout à l'avantage de la bourgeoisie insatiable, groupons-nous !

En conséquence, connaissant le mal et connaissant le moyen d'y mettre un terme, il ne nous manque plus que décision et volonté.
Si nous continuons à être misérables et esclaves, à nous seuls en sera la faute.
Dans la conviction que vous ne voudrez être ni l'un ni l'autre, personne ne voulant son propre malheur; confiants que notre voix sera entendue, nous vous donnons l'accolade fraternelle, désirant à tous :

Salut ! Révolution Sociale et Anarchie !

LES DÉLÉGUÉS.

Cordoue, 1^{er} Décembre 1891.

Hein, les camarades, ce que vous venez de lire prouve que, nous autres français, qui nous croyons si marioles, sommes diantrement en retard :

Ce que le Congrès de la Fédération des Bourses du Travail vient d'éclaircir, par rapport à la propagande chez les paysans, les anarchos espagnols l'entreprirent il y a sept ans.
Nous sommes donc mal venus à faire les faux !

LE PÈRE BARBASSOU.

Attention, les bons bougres !
le Quinze Octobre
sortira du four :

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

Kif-kif les années précédentes, l'ALMANACH DU PÈRE PEINARD sera bath aux pommes; sa couverture s'illuminera d'un chic dessin en couleurs et il sera farci d'illustrations galbeuses et bourré de flambeaux aux petits oignons.

Prix de l'almanach : 0 fr. 25

pour le recevoir franco : 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre).

VERS LA RÉVOLTE

(11) Par HENRI RAINALDY

VIII

Delcros devait-il pour le peu de temps de service et le rabiot qui lui restaient à faire demander à changer de corps ?
C'eût été s'exposer encore à de nombreux tracasseries et au hasard des antipathies et des rancunes

militaires traînées de caserne en caserne derrière le livret-matricule, cette fastidieuse fiche de faux renseignements — que les chefs se gardent de contrôler.

Il revint au bataillon où il apprit que, depuis son départ pour Marseille, deux hommes de la compagnie à laquelle il appartenait avant d'être à la section, venaient de déserte.

Le premier, un nommé Patoux, remplissait depuis deux mois les fonctions de cuisinier du capitaine. Très doux et très soumis, Patoux était bien le type devant convenir à Madame la Capitaine, qui était une femme très capricieuse, très avare, très coquette, très coléreuse, très méchante.

Elle mesurait le lard, comptait les pommes de terre et pesait le charbon dont le cuisinier avait journalièrement besoin. Quand Patoux revenait du marché et rendait son compte, elle discutait avec lui pendant des heures entières, en mots criards, sur le prix d'une livre de beurre et, bien des fois, le cuisinier préférant payer de sa poche que d'être accablé d'acrimoniques reproches, comptait 0 fr. 50 ce qui lui coûtait 0 fr. 75 ou un franc.

« Ce que Madame était rapiate!... » — sauf pour ses toilettes.

La capitaine en effet s'habillait très bien; elle savait que la toilette donne de l'éclat et rehausse les beautés défraîchies.

Le capitaine subissant à Marseille un examen professionnel et son absence devant durer une huitaine de jours, sa femme profita de ce peu de temps de liberté pour recevoir chez elle son amant, un lieutenant d'infanterie.

Sans le vouloir, le cuisinier les surprit un jour sur le canapé, dans le salon.

Confus, il se retira, balbutiant des excuses; mais Madame ne put jamais lui pardonner cela... Etre prise en flagrant délit d'adultère par un simple chasseur, un cuisinier!...

Deux jours après, pendant que Patoux était au marché, elle mûrit un projet très ingénieux et le mit à exécution dès que l'ordonnance rentra.

— Ah ! vous voilà?... Le temps me durait que vous arriviez. J'ai laissé tomber hier dans la cuisine une pièce de vingt francs; j'ai oublié de vous la réclamer. Voulez-vous me la remettre?

— Mais, Madame... je n'ai point trouvé de pièce de vingt francs.

— Vraiment?

— Je vous assure, Madame... Tout de même, je vais chercher et je la trouverai probablement.

— Bon; cherchez-la.

Patoux chercha vainement jusqu'au soir. Il était désespéré.

Comment se présenter devant Madame? S'il avait eu vingt francs d'économies il les eût sacrifiés pour qu'on ne le crût pas un voleur; mais il venait d'envoyer sa dernière pièce de cent sous à ses parents qui souffraient beaucoup, là-bas dans leur village, de la dureté de l'hiver.

Comment faire? Comment faire?

« Enfin, finit-il par se dire, tant pis. Si Madame a perdu vingt francs dans la cuisine et que je ne les aie pas trouvés, ce n'est pas ma faute. Ils ont pu tomber dans le panier à charbon et ils sont maintenant fondus ou dans la caisse aux ordures, et ils sont loin... »

Fort de son innocence il se présenta devant la capitaine.

— Je n'ai pu retrouver la pièce; pourtant j'ai bien cherché.

— Ah ! oui, la pièce? Et vous dites?...

— Que je ne l'ai pas retrouvée.

— Pas retrouvée? Vous voulez rire sans doute? Je n'aime guère les plaisanteries des domestiques.

Il restait devant elle, immobile, les bras ouverts en un geste d'innocence, et il murmurait :

— Rien trouvé... rien... vrai!

Alors elle sembla prendre une résolution.

— Ça suffit, dit-elle. Retirez-vous.

Puis, au bout d'un instant elle l'appela.

— Préparez-vous à partir d'ici. Je n'aime pas les voleurs. Je vais écrire à mon mari.

Il se retira sans pouvoir répondre, tant il était suffoqué.

Il se demandait s'il ne rêvait point, si c'était bien lui qu'on venait d'appeler voleur?

Voleur? Comment aurait-il pu l'être? Est-ce que jamais il s'était approprié seulement une pierre qui ne lui appartenait pas? Avait-il besoin de voler pour vivre? Il était soldat, on le nourrissait, on l'habillait, on le couchait et, quand il aurait fini son service, ses deux bras seraient encore assez robustes pour lui permettre de gagner son pain et d'aider les vieux.

Pourquoi donc alors l'appelaient-on voleur ? Et, tout à coup, il entrevit une réalité qui lui fit peur. Il gênait Madame; elle voulait se débarrasser de lui par n'importe quel moyen et se



-- Dis donc, eh! vieux frère, es-tu du Syndicat des démolisseurs?